

Couteau-Bégarie, Hervé. *La puissance maritime soviétique*, Paris, Éditions Economica, collection « Enjeux internationaux » de l'Institut français des Relations Internationales, 1983, 200 p.

D. Colard

Volume 15, Number 4, 1984

La crise des relations internationales : vers un bilan

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/701772ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/701772ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Colard, D. (1984). Review of [Couteau-Bégarie, Hervé. *La puissance maritime soviétique*, Paris, Éditions Economica, collection « Enjeux internationaux » de l'Institut français des Relations Internationales, 1983, 200 p.] *Études internationales*, 15(4), 955–958. <https://doi.org/10.7202/701772ar>

déliçats systèmes électroniques, les autorités pourraient ne pas parvenir à évaluer les pertes infligées au potentiel ennemi, ni même peut-être l'état des forces américaines encore disponibles. À cette éventualité d'un conflit généralisé l'auteur ajoute un chapitre consistant sur le problème particulier d'une guerre nucléaire en Europe.

La documentation de l'ouvrage impressionne et P. Bracken se situe entièrement dans une problématique d'arguments et non pas d'émotions. Ses conclusions aboutissent à montrer le danger inutile que représente la course par tous les risques et les impondérables qui y sont liés. Au passage il fait un sort aux erreurs qui ont déclenché des fausses alertes et il montre que ce risque reste malgré tout moindre par rapport à d'autres. Plus dangereux lui paraît celui d'une crise politique, mineure dans ses origines, mais qui impliquerait chaque super-puissance. Des manoeuvres d'intimidation utilisant le matériel nucléaire pourraient mener à des situations où l'un des camps, voire les deux, ne parviendraient pas à garder l'affrontement sous contrôle. Une occasion mineure pourrait ainsi aboutir à des développements disproportionnés dont les conséquences demeurent encore difficiles à calculer. Cette absence de commune mesure entre l'incident initial et la catastrophe qui en résulterait explique que la référence historique répétée de nombreuses fois par l'auteur soit 1914. Il n'est pas exagéré de parler ici d'un véritable syndrome de la Première Guerre mondiale. Entre l'assassinat d'un archiduc à Sarajevo et le premier conflit de 1914/1918, il semble ne pas exister de lien logique. Les épisodes de la guerre, la durée de celle-ci et ses conséquences sont autant d'éléments que les responsables politiques et militaires du temps ne pouvaient absolument pas prévoir. De la même façon, la guerre nucléaire pourrait surgir comme la conséquence non planifiée et non voulue d'une querelle mineure entre les grandes puissances.

L'ouvrage de P. Bracken convainc. À la solidité de ses références, il ajoute l'avantage de la clarté. Son apport principal tient peut-être au fait qu'il définit des potentiels militaires qui dans et par leur système permanent

d'alerte sont porteurs de risques aussi grands que ceux contre lesquels ils doivent protéger.

J.R. CHOTARD

*Département d'histoire
Université Sherbrooke, Canada*

COUTEAU – BÉGARIE, Hervé. *La puissance maritime soviétique*, Paris, éditions Economica, collection « Enjeux internationaux » de l'Institut français des Relations internationales, 1983, 200 p.

L'ouvrage de ce jeune politologue, ancien élève de l'ENA, spécialiste de stratégie navale, présente bien des qualités. Il est écrit dans un style sobre, clair et alerte. Voilà pour la forme. Du point de vue du fond, il comble une lacune dans la littérature maritime française car il n'existait pas de livre satisfaisant sur ce sujet; on signalera pour mémoire l'étude collective du français Claude Huan et de l'allemand Jürgen Rohwer, « La marine soviétique » parue en 1978 à la « Documentation française » dans la série des NED, no. 4479.

Outre une bibliographie spécifique à chaque chapitre, l'auteur mentionne les monographies principales disponibles en langue étrangère, anglaise notamment. Le livre est illustré par plus d'une vingtaine de cartes très bien faites consacrées les unes aux contraintes géographiques, les autres aux rayons d'action des flottes soviétiques, aux bases et aux facilités dont elles disposent dans les différentes mers et océans, les autres encore aux principales lignes maritimes de l'URSS... En Annexes, le lecteur trouvera d'une part un organigramme détaillé du Commandement de la flotte soviétique en 1982, d'autre part une série de tableaux du plus grand intérêt sur les missiles de la marine russe, les catégories de sous-marins que possède le Kremlin, les principaux navires de surface. Enfin, un Index très complet permet aisément de retrouver telle ou telle information ou telle ou telle précision technique.

Le livre de H. Couteau-Bégarie comprend trois chapitres qui s'ordonnent autour du concept de « fonction ». La marine soviétique est étudiée en effet à partir des fonctions qu'elle est appelée à remplir: fonctions nucléaires stratégiques puisque l'URSS est une superpuissance atomique; fonctions militaires générales; fonctions politiques ou mieux la « diplomatie navale » du Kremlin. Reprenons

rapidement la structure de l'ouvrage pour souligner les aspects les plus intéressants.

Il était bon en introduction d'attirer l'attention du lecteur sur l'« énigme » ou l'« ambiguïté » de la puissance maritime soviétique. Pourquoi? Parce que l'URSS – la Russie – a longtemps été une puissance continentale contrairement à l'Amérique, puissance navale, privée par la géographie de l'accès aux mers chaudes: « l'URSS, disait W. Churchill, est un géant auquel on a bouché les narines ». Or, depuis la crise de Cuba (1962), l'Union soviétique a accompli un effort tout à fait remarquable pour devenir en vingt ans une véritable puissance maritime, une puissance globale. L'artisan de cette montée en puissance navale a été l'amiral S.G. Gorshkov, commandant en chef de la flotte depuis 1956, même si certains experts discutent aujourd'hui la réalité et l'importance de son influence.

L'irruption massive, dans les années '70, de la flotte soviétique en haute mer et sa présence permanente sur tous les océans a bouleversé naturellement le rapport global des forces entre l'Est et l'Ouest. Elle soulève un certain nombre de questions auxquelles les stratèges ne peuvent pas toujours répondre: pour certains, la marine soviétique est fondamentalement défensive; pour d'autres, elle est résolument offensive; d'autres encore estiment qu'elle est d'abord politique. Quant à ses missions exactes, elles demeurent tout aussi incertaines et ambiguës puisqu'elles sont tributaires du ou des rôles affectés à la flotte. Parler d'« énigme » n'est donc pas une formule exagérée...

Cela étant, l'auteur a raison d'insister sur trois points importants: il faut éviter ici tout dogmatisme et tout a priori dans l'analyse; l'URSS est aujourd'hui une grande puissance politique, économique et militaire; la marine n'est qu'une variable parmi d'autres à prendre en considération; enfin, la comparaison purement quantitative des flottes américaine et soviétique ne permet pas de tirer des conclusions exhaustives, car les données qualitatives influencent considérablement la structure des forces navales des deux Supergrands. D'autre part, les asymétries géo-politiques et géo-stratégiques entre ces deux États-continentaux, sans oublier les différences fondamentales de régimes socio-économiques et politiques, et

les systèmes d'alliance, interdisent de raisonner en termes d'équilibre numérique.

On suivra sans difficulté H. Couteau-Bégarie dans ses développements sur la fonction nucléaire stratégique de la flotte soviétique. Celle-ci est double: offensive d'abord, avec les SNLE, défensive ensuite, avec la protection des sous-marins soviétiques et l'attaque de la dissuasion océanique adverse.

On trouvera dans ce chapitre une foule de renseignements techniques sur les différentes générations de SNLE (du Yankee au Typhoon) et les systèmes d'armes qui équipent les sous-marins. À noter l'existence de certaines faiblesses technologiques: systèmes de communication peu performants, possibilité pour les États-Unis de détecter plus facilement les SNLE soviétiques parce que bruyants, vulnérabilités des bases de la force océanique stratégique, capacité de deuxième frappe assez limitée.

Dans le chapitre II – le plus développé et le plus complet – l'auteur passe en revue les fonctions militaires générales de la marine soviétique. Le potentiel global est impressionnant même s'il n'est pas exempt lui aussi de points faibles (matériel, personnels, bases, logistique). La flotte est parfaitement capable d'accomplir les tâches les plus variées et de faire face à toutes les menaces: interdire le libre usage de la mer à l'adversaire, couper les lignes de communications occidentales, défendre les côtes de l'URSS.

Une question importante se pose ici: le Kremlin s'efforce-t-il d'acquérir la maîtrise des mers? Historiquement, la Russie est réputée n'en avoir pas besoin: à cause de sa position géographique qui laisse sa flotte de haute mer isolée et sans couverture aérienne, à cause de ses alliés qui sont pour les principaux situés à la périphérie de l'Union soviétique (contiguïté du glaciaire est-européen), à cause enfin de son autonomie vis-à-vis du commerce maritime. Les prochaines années apporteront la réponse. Actuellement, l'URSS a déjà de très considérables intérêts sur mer et elle entend bien les protéger. Sa rivalité avec la Chine pousse à développer un expansionnisme maritime pour contrôler les liaisons entre

l'océan Indien et le Pacifique. Le théâtre d'opérations d'Extrême-Orient présente pour elle un intérêt vital pour contrer Pékin, Tokyo, Washington; de même, son allié vietnamien qui lui fournit des bases aéro-navales ne peut être abandonné pour des raisons de sécurité et de stratégie à long terme. La maîtrise des mers implique un effort de longue haleine (développement de porte-avions, facilités navales nombreuses) pour surmonter les handicaps naturels et le manque de tradition dans ce domaine. Si l'Union soviétique ne domine pas les mers, elle est néanmoins présente partout. L'Occident le sait et doit relever le défi.

Le troisième et dernier chapitre est tout entier consacré aux « fonctions politiques » de la flotte soviétique. La décision d'utiliser la marine à ces fins aurait été prise – après la crise des missiles à Cuba (1962) – lors du XXIII^{ème} congrès du PCUS en 1966: la guerre des Six jours de 1967 a vu sans doute la première application de cette stratégie. En 1974, pour la première fois, le maréchal Gretchko a reconnu que la mission des forces armées soviétiques n'était plus seulement la « fonction historique de défense de la patrie socialiste » mais revêtait désormais de « nouvelles formes », parmi lesquelles l'assistance aux pays « luttant pour leur indépendance. » Il est clair que dans ce contexte officiel, la marine a un rôle à jouer. La première des fonctions politiques de cette force marine est ce que l'auteur nomme la « fonction symbolique »: la présence de ses navires sur toutes les mers du globe prouve que l'URSS est une superpuissance au même titre que les États-Unis, capable comme eux d'intervenir n'importe où. Jusqu'au milieu de la décennie '60, Washington avait la « maîtrise des mers »: c'était le règne de la « Pax americana »; dans les années '80, l'Amérique doit compter avec Moscou et la « Pax soviética ».

Cette modification du rapport des forces a contribué à accroître le prestige de l'URSS dans le Tiers-Monde, avec d'ailleurs l'accès à la parité nucléaire stratégique codifiée dans les accords SALT I ET II. Les intérêts soviéto-américains convergent puisque – contrairement à ce qui s'était passé lors de la 2^{ème} conférence des Nations Unies sur le droit de la

mer en 1958 – à la troisième Conférence les deux Grands ont adopté les mêmes positions face aux États africains, asiatiques et latino-américains hostiles à une trop grande liberté de navigation (dans les détroits, les eaux archipélagiques, la zone économique).

La fonction « symbolique » est surtout passive, mais elle se transforme en fonction « active » lorsque la marine devient un instrument efficace de la politique étrangère: la « diplomatie navale » soviétique est une réalité. S'inspirant des travaux anglo-saxons, l'auteur élabore une typologie des formes de cette diplomatie. Il distingue la « diplomatie de coopération » qui a pour objet de manifester le soutien de l'URSS à des pays alliés ou amis dans le Tiers-Monde (visites de courtoisie, coopération technique, opération de déminage) et qui peut aller jusqu'aux opérations suivantes: assurer la protection des transports de pays amis; fournir un soutien concret à un gouvernement ami contre des ennemis internes (Somalie, Guinée, Éthiopie, aide au MPLA en Angola); apporter un appui à un client ou ami contre un État client ou ami de l'Occident (à l'Égypte et à la Syrie contre Israël en 1967); ou bien encore accorder soutien à un client ou ami contre une grande puissance occidentale (Corée du Nord en 1968 avec l'affaire du Pueblo; Inde durant la guerre avec le Pakistan en 1971; le Vietnam, lors du minage de Haiphong) à un client ou ami contre la Chine (en 1979 aide au Vietnam puni par Pékin), à un pays neutre ou même hostile contre une grande puissance occidentale (déploiement naval en Méditerranée en 1964 lié à la crise de Chypre et en 1974; aide à l'Irlande en 1973 dans la guerre de la morue qui l'opposait à Londres). À cette diplomatie de coopération s'oppose une « diplomatie de coercition » qui a pour but de montrer la puissance de l'URSS à ses adversaires potentiels ou à des États dont Moscou attend des concessions. Ce type de diplomatie navale se manifeste dans quatre cas de figure: pression sur un pays menaçant des biens ou des citoyens soviétiques (croisière au large du Ghana, en 1969, pour obtenir la mise en liberté des équipages de deux chalutiers soviétiques capturés dans les eaux territoriales); pression sur un pays en vue d'obtenir ou de conserver des avantages (patrouille autour

de l'île Maurice en 1969 et 1971 pour avoir des droits d'escale); avertissement à un client ou ami de l'Occident (Israël pour aider la Syrie et l'Égypte en 1967) ou à un client ou ami de la Chine (Thaïlande en 1980).

Un coup d'oeil sur une carte montre les grands axes de l'effort maritime soviétique. Le premier se développe autour de l'Europe occidentale qu'il s'agit de déborder sur ses flancs nord et sud (flotte de l'Arctique et l'Eskadra stationnée en permanence en Méditerranée). La seconde stratégie d'encercllement se situe en Asie autour de la Chine: il s'agit d'entourer l'Empire du milieu d'un « cordon sanitaire » par le biais d'un pacte de sécurité collective (plan Brejnev de 1969).

L'efficacité de la diplomatie navale sous ses deux aspects varie avec les enjeux et les États concernés. H. Couteau-Bégarie a raison de nuancer, en conclusion, le jugement qu'il porte sur les forces maritimes de l'URSS. Il est d'ailleurs malaisé de mesurer leur influence dans les crises locales. Pour Moscou, l'objectif essentiel – et nous partageons ce point de vue – est d'abord de maintenir le statu quo et le « status », le « rang » de l'État soviétique dans les affaires mondiales. N'oublions pas non plus que l'équilibre n'est pas statique mais dynamique dans la pensée des dirigeants du Kremlin: « Tout ce qui est à nous est à nous, tout ce qui est à vous est négociable ». L'expansionnisme naval n'est que le corollaire de l'expansionnisme politico-idéologique.

En résumé, voilà un livre qui en un peu plus de 160 pages réussit à donner au lecteur une vision synthétique et assez précise de la puissance maritime de l'Union soviétique. Sa facture est peut-être un peu trop anglo-saxonne mais cette critique ne retire rien à la qualité de cette étude que nous recommandons chaleureusement à tous ceux qui s'intéressent aux relations internationales.

D. COLARD

Faculté de droit
Université de Besançon, France

HOLLOWAY, David. *The Soviet Union and the Arms Race*. New Haven (Conn.), Yale University Press, 1983, 222 p.

Pendant trente-sept ans, les États-Unis ont mené la course aux armements nucléaires stimulés par les ombres qui se dissimulaient derrière les intentions soviétiques. Guidés par les analyses les plus pessimistes, les dirigeants américains se sont persuadés eux-mêmes, peu après la Deuxième Guerre mondiale, que Staline envahirait l'Ouest, s'ils lui en donnaient la chance. Pour contenir l'expansionnisme communiste russe, ils introduisirent les armes nucléaires en Europe en 1952, et la doctrine des « représailles massives » en 1953. Avec le temps les dirigeants américains en vinrent à croire que leur arsenal nucléaire préservait la paix, assurait la sécurité de la nation et rassurait leurs alliés. Découvrir en 1982 que ces vérités ne constituaient plus des évidences fit donc l'effet d'un choc. Dans un numéro récent de la prestigieuse revue *Foreign Affairs*, un analyste britannique réputé écrivait: « En Europe, la perspective d'une guerre nucléaire est perçue comme un danger plus grand que l'Union soviétique ».

Il est clair qu'il existe un fossé grandissant entre les perceptions européennes et américaines des intentions soviétiques. Les intentions ne peuvent bien sûr être palpées ou dénombrées, puisqu'elles ne sont que les ombres que nos perceptions projettent dans les pages de l'histoire. Une étude attentive de la source de ces ombres est donc l'une des meilleures façons d'évaluer le bien-fondé des perceptions américaines des intentions soviétiques dans le passé et leur validité à l'heure actuelle. L'ouvrage de David Holloway, *The Soviet Union and the Arms Race*, qui est important et arrive au moment opportun, remplit cette tâche intelligemment et de façon utile. Toute personne qui s'intéresse de près à la course aux armements nucléaires devrait le lire.

Retraçant l'évolution de la doctrine militaire soviétique à partir des premières heures d'existence de l'État soviétique, Holloway évalue les intentions, les doctrines et les forces historiques qui sont à l'origine du programme nucléaire de l'Union soviétique. Spé-